

Olympiades et préparation militaire

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **12 (1936-1937)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-713198>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

gehetzt und sich den verrückten Ausspruch geleistet, es sei besser, unser Geld der spanischen Republik zur Verfügung zu stellen als der Wehranleihe, weil man hier doch nicht wisse, durch wen und für was es gebraucht werde. Die Unverschämtheit der Sprache Nicoles wurde womöglich noch übertroffen durch den bolschewistischen ehemaligen Pfarrer Humbert-Droz und die unerhörte Hetzrede von Nationalrat Schneider in einer Versammlung in Zürich. Der erste wünschte unter frenetischem Jubel einer verhetzten Menge Oberstdivisionär Bircher dasselbe Schicksal wie den spanischen Generälen, die erschossen wurden. Oberstdivisionär Bircher hat wohl der überwiegenden Mehrheit des Schweizervolkes aus dem Herzen gesprochen, wenn er in der Presse feststellte, daß Humbert-Droz für das Irrenhaus reif sei. Der Bundesrat hat die einzig richtigen Konsequenzen aus den blutrünstigen Reden dieser Volksverführer dadurch gezogen, daß er in mutiger Weise die Bestimmungen zur Aufrechterhaltung der Neutralität verschärfte und unter Strafe stellte. Mehrere Kantonsregierungen haben bereits auch alle Kundgebungen für Spanien verboten. Recht so! Es bleibt nur noch übrig, die verantwortungslosen Fanatiker und «Staatsmänner», die so gerne im Bürgerblut herumwaten möchten, hinter Schloß und Riegel oder ins Narrenhaus zu bringen, bevor ihre beispiellosen Hetzreden die erwartete Wirkung erzeugt haben und die Armee aufgerufen werden muß, um Ordnung zu schaffen.

Das Zürcher Kommunistenblatt «Kämpfer» erweist der Redaktion des «Schweizer Soldat» die «Ehre» der Anrempelung, weil wir uns über die Vorgänge in Spanien in letzter Nummer in neutraler Weise geäußert haben. Das Hetzblättchen benützt die Gelegenheit, in der an ihm jedermann sattfam bekannten unverschämten und frechen Weise frisch und fröhlich drauflos zu lügen, daß «starke Mittel und Förderung dieser Zeitschrift («Schweizer Soldat», Red.) durch die Behörden reichlich zuteil werde und daß mit Bundesgeldern und Unterstützung des Militärdepartements hier eine Hetze betrieben werde». Der verlogene «Kämpfer» mag sich merken, daß unser Organ vom Bunde noch keinen Rappen Unterstützung bezogen hat, noch je beziehen wird. Kann er mit gutem Gewissen wohl von sich ähnliches berichten hinsichtlich russischer Rubel? «Goebbels-Blättchen» nennt der «Kämpfer» den «Schweizer Soldat». Die Sprache paßt zu einem Pöbelblättchen. M.

Olympiades et préparation militaire

Par le plit. Desaulles

«J'appelle la jeunesse du monde», résonne la cloche olympique. Notre pays y est donc allé de son effort, financier surtout. Nos groupements sportifs épars y sont allés chacun de leur délégation, où plastronnaient bon nombre d'officiels. Nos journaux, après avoir supputé les chances et compté les médailles que nous «devions» gagner, ont consacré des colonnes à notre malchance, aux malheurs de celui-ci, aux défaillances de celui-là, à la sévérité des juges.

Après Berlin, après Garmisch, il se trouvera sans doute des gens, amis sincères du sport, pour soutenir que la somme consacrée à envoyer des délégations pourrait être plus efficacement utilisée dans le pays, pour servir à l'entraînement et à la formation de notre jeunesse sportive. Et ces gens n'auront pas entièrement tort. A quoi bon gaspiller notre argent, vilipender notre prestige, alors qu'une constatation s'impose au premier chef: notre préparation est notoirement insuffisante, nous manquons non seulement de technique (quelques sports exceptés), mais encore de cohésion, de foi, d'enthousiasme. En un mot notre jeunesse, dans son ensemble, est peu sportive.

Loïn de nous toute idée de critique envers ceux des nôtres qui se sont dépensés en efforts méritoires. Tout n'est certainement pas perdu et on a assez justement relevé que les Olympiades 1936 seraient pour nous une leçon. Espérons-le.

Aux journaux sportifs de rechercher les causes de nos insuccès et les moyens d'y remédier. Aux organismes compétents d'en prendre graine. Et à nous d'en tirer quelques conclusions en examinant les rapports

qui peuvent exister entre cette question et la défense nationale. Ces rapports existent, à n'en pas douter, et le sport bien compris peut constituer un appoint sérieux pour l'armée. Pour servir le pays, ce qui peut très bien être son but essentiel, le sport doit être à même de lui procurer une jeunesse saine, vigoureuse et endurante et cela non seulement par quelques spécimens extraordinaires, mais dans sa grande majorité. Ce but est-il atteint aujourd'hui? Pas besoin d'Olympiades pour se convaincre que ce n'est pas le cas; il n'est que d'observer les résultats souvent peu encourageants obtenus aux épreuves physiques de recrutement.

On a bien compris, chez certains de nos voisins, que le sport devait être encouragé et organisé. Des facilités de toutes sortes lui sont accordées, l'initiation aux sports (particulièrement à l'athlétisme qui semble assez peu prôné chez nous) commence dès l'école où l'on ne se contente pas d'une ou deux heures de culture physique par semaine; une direction unique a été créée pour éviter la dispersion des efforts, contrôler l'emploi des subventions, unifier les méthodes, imprimer un mouvement d'ensemble et propager dans tous les milieux l'idée du sport. Le sport est devenu ailleurs un élément de force et d'hygiène publique, voire d'orgueil national, alors que chez nous on le considère encore trop souvent comme un luxe accessible à quelques privilégiés (trop de sports sont chers) ou comme un moyen de s'éreinter la santé en commettant des excès. Nous avons des sportifs, ils forment une minorité que notre jeunesse préfère regarder que d'entrer résolument dans ses rangs. Comment faire pour l'y amener? L'école, nous l'avons vu, serait un premier moyen. La préparation militaire en est un second, grâce à son caractère populaire, grâce au fait qu'elle n'entraîne pas de frais considérables pour les intéressés, afin parce que toute idée de lucre en est exclue et qu'elle ne poursuit pas un but de compétition. Placée entre l'école et la caserne, à un moment où le jeune homme cherche son orientation, la préparation militaire remplit en quelque sorte le rôle de tremplin. Elle ne suffira pas à elle seule à assurer le développement physique de la jeunesse, mais elle contribuera à l'aiguiller vers le sport en lui démontrant les bienfaits d'un exercice physique suivi. C'est à ce titre qu'il serait désirable de donner à cette institution une nouvelle impulsion. Cela est-il possible dans le cadre de son organisation actuelle?

Posons comme premier principe que cette préparation doit s'inspirer d'un esprit purement suisse, qu'elle doit rester dans les limites tracées par nos traditions et nos moyens et ne saurait donc être mise en parallèle avec d'autres systèmes en vigueur à l'étranger. Cela ne nous empêchera pas d'admirer ce que font certains de nos voisins dans ce domaine et de mesurer par là l'effort que nous avons à fournir.

Les cours de Jungwehr ont été supprimés. Il est permis de se demander si cette mesure fut un bien et si le système en vigueur actuellement donne de meilleurs résultats. Il est sans doute possible, aujourd'hui, de toucher un nombre plus étendu de jeunes gens; mais ceux-ci pratiqueront, selon leurs préférences, soit le tir, soit la gymnastique, puisqu'on leur en laisse le choix. Ainsi, à quelques exceptions près, la préparation est incomplète, superficielle. La Jungwehr avait au contraire l'avantage d'offrir un ensemble d'activités, dont les principales étaient le tir et la culture physique. On lui a reproché de singer l'armée en initiant les jeunes gens à des mouvements et à des formations militaires, sans qu'il en résulte un effet pratique. C'est possible, encore

qu'il ne faille voir là qu'un moyen d'intéresser et d'obtenir plus aisément la discipline. L'uniforme aidant, les jeunes avaient le sentiment d'être presque des soldats et cela leur conférait une certaine dignité, une fierté dont on pouvait tirer parti; quand bien même cela n'était qu'une illusion, ils n'en mettaient que plus de zèle et d'ardeur à leur travail. C'était aux chefs qu'il appartenait de ne pas aller trop loin dans cette direction. Mais il y a là un facteur psychologique à ne pas négliger, à savoir que les jeunes aiment le travail varié et ont plaisir à imiter leurs aînés. En outre, ces activités variées permettaient de faire vibrer souvent la corde du sentiment, de fortifier le patriotisme, de parler des devoirs du soldat, des tâches incombant à notre armée, etc. Aujourd'hui où nous en sommes réduits à une préparation purement technique, tout cela fait presque entièrement défaut et c'est très regrettable. Le système actuel est par trop « civil », il ne suggère pas au jeune homme l'attrait et la grandeur du service; même si l'on cherche à introduire, dans les cours de jeunes tireurs, des causeries sur l'armée par exemple, le résultat ne sera pas le même car la « Stimmung » nécessaire fait défaut. En résumé, la préparation militaire ne doit pas se borner à faire exécuter un programme de tir ou de gymnastique, mais elle doit faire de futurs soldats animés d'un solide patriotisme, prêts à s'opposer aux théories subversives qui ne manqueront pas de les toucher, prêts à soutenir la cause de l'armée.

Si nous relevons les lacunes du système actuel, ce n'est pas dans l'intention de suggérer sans autre le retour à la Jungwehr, laquelle n'était pas exempte d'inconvénients. Nous chercherons plutôt les moyens de combler ces lacunes sans rien bouleverser dans le système actuel, ce qui paraît possible.

La première condition à réaliser serait la combinaison des deux activités principales, tir et gymnastique. Autrement dit, le jeune homme ne devrait plus avoir la faculté de choisir l'une ou l'autre des deux disciplines; partant du point de vue que les deux sont également utiles, il devrait être tenu, pour autant qu'il s'intéresse à la préparation militaire, de suivre les deux cours, par exemple la gymnastique pendant l'hiver et le tir au printemps. On s'incrinerait donc pour un « cours préparatoire combiné » et non plus pour une partie seulement de celui-ci. Cette solution serait tout à l'avantage des sociétés organisatrices, qui marcheraient la main dans la main au lieu de se faire une ridicule concurrence.

Seconde condition: les sociétés organisatrices d'un cours devraient être à même de poursuivre, en dehors du cours proprement dit, un programme complet d'activité sportive, instructive et récréative. C'est ainsi que la société de gymnastique organisera un cours de ski, un cours de natation, une course en montagne par exemple; de son côté la société de tir convoquera les jeunes gens à des causeries (sujets militaires, historiques ou techniques) ou à des séances de perfectionnement à l'arme de petit calibre, au réducteur ou à l'appareil de tir. Les possibilités sont nombreuses, sans qu'il en résulte de très gros frais. Comme stimulant on organisera des concours, des jeux. On pourra peut-être se rendre sur une place d'armes et demander à voir une mitrailleuse, un canon; à cette occasion on n'oubliera pas de visiter la caserne, modèle d'ordre et de propreté. Et surtout on fera l'impossible pour permettre aux jeunes gens d'assister à des manifestations militaires, tout particulièrement à des défilés de division. Par ces moyens-là et sans longues théories, on leur fera comprendre le rôle de l'armée. En tenant les jeunes gens en haleine

pendant toute une année, en leur offrant un programme d'activité aussi varié qu'intéressant, le cours laissera aux participants une impression beaucoup plus profonde que les cours actuels dont la durée est trop restreinte. Le meilleur rendement sera atteint, bien entendu, si les deux sociétés organisatrices travaillent en étroite collaboration et se prêtent une aide mutuelle. (A suivre.)

Après le dernier „camp“

(Suite et fin.)

Nous ne nous sommes rien dit de plus. Tu ne m'as pas demandé qui j'étais, et je ne me suis pas informé d'où tu venais. Nous nous sentions égaux devant les responsabilités et les devoirs, devant l'honneur aussi de servir la patrie. Il n'y avait plus là, côte à côte dans la foule bruyante, un citadin et un campagnard: il n'y avait plus que deux soldats, du même bataillon, vêtus d'un drap identique, armés d'un fusil semblable et animés du même esprit militaire et patriotique.

La preuve, c'est que nous n'avons pas eu de repos avant d'être assurés de faire partie de la même section.

— C'est vrai, approuva Duboux; je m'en souviens comme si c'était hier. Et je me souviens aussi que lorsqu'on fit l'appel et qu'à l'interrogation du lieutenant tu fis connaître ta profession, j'eus un mouvement de recul. Il me semblait difficile d'être ainsi l'ami intime d'un soldat qui avait étudié dans les Universités.

— Seulement, fis-je en riant, c'était trop tard; nous avions déjà choisi, pour dormir, deux bottes de paille voisines; nous avions mis en commun nos gourdes, nos provisions et notre tabac, et tu fus bien obligé de me rester fidèle.

— Tu peux rire, mais c'est vrai que j'ai eu cette idée. Oh! je me disais bien que je valais autant que toi, mais je croyais que nous ne nous entendrions pas longtemps, que tu en aurais vite assez de m'écouter parler toujours de mon village, de mon champ et de mes vaches. Et puis...

— Et puis?

— Et puis, ça n'a pas été ça du tout. Au bout d'un jour, je sentais que tu aimais la campagne de la même façon que moi, que, si tes phrases étaient différentes des miennes, nos idées étaient à peu près identiques. J'ai senti que nous comprenions de la même façon le service militaire. J'ai été rassuré, et nous sommes restés, à travers nos cinq cours, de bons amis, plus rapprochés même chaque année par les souvenirs communs.

— Et bien, ami Duboux, cette expérience que nous avons faite tous les deux, qui a mis, pour la vie, ma main dans la tienne, tu l'as faite avec Würzler, Chessex et d'autres; je l'ai faite avec Parisod, avec Ravessoud, avec Durussel et tant de bons frères d'armes qui demeurent pour moi des camarades et des amis, que je les retrouve sous le bourgeron du manoeuvre, sous la blouse de l'agriculteur ou la brante du vigneron.

Et c'est là, comprends-tu, la grande leçon et la grande utilité du service militaire, même si jamais — ce que j'espère — nous ne devons courir à la frontière: il réunit, pour le même effort et en face du même devoir, tous les jeunes hommes du pays. Ils viennent de leurs champs, de leur forge, de leur établi, de leur atelier et de leur bureau, et, brusquement, ils se trouvent tous égaux, tous solidaires. Ils font les mêmes mouvements en vue du même but, et ils comprennent qu'ils ont dans les veines le même sang, dans le passé les mêmes souvenirs, dans le cœur les mêmes aspirations et le même amour. Alors, les barrières des classes que la vie civile nous impose trop souvent tombent, et l'on se sent bien tous membres d'une seule et même famille.